



Un corps suspendu (et sa jouissance)*

VIEIRA, M. A. Un corps suspendu (et sa jouissance). La Cause du Désir, 91, Paris, Navarin, 2015.

[Couverture](#)

Marcus André Vieira

L'Autre scène

Pour nous convaincre des dangers de raconter ses rêves le matin avant le petit-déjeuner, Walter Benjamin reprend une croyance populaire selon laquelle la toilette « mène seulement à la lumière la surface du corps, alors que dans les couches les plus profondes, pendant l'ablution matinale, le gris crépuscule du rêve persiste, et s'immisce même dans la solitude de la première heure de veille ». Il est donc recommandé de bien prendre son petit-déjeuner avant de raconter ses rêves, car autrement il y aura du découpage, de l'édition, bref, on se séparera du réel du rêve : « Cet au-delà du rêve n'est atteignable que par une purification, analogue à l'ablution, et qui lui est pourtant entièrement différente, elle passe par l'estomac. L'homme à jeun parle du rêve comme s'il parlait depuis le sommeil. »¹

Cette petite allégorie est exemplaire du fait que l'emprise du rêve s'étend bien au-delà de l'expérience quotidienne du corps. Pour ne pas la rater, pourquoi ne pas passer chez le psychanalyste avant de prendre son petit-déjeuner ? En effet, la psychanalyse a toujours eu affaire

* Publié, en partie, en *La Cause du Désir*, 91, Paris, Navarin, 2015.

1. Benjamin W., *Sens unique*, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 45 : « Une tradition populaire voit d'un mauvais œil le fait de raconter ses rêves le matin, à jeun. Effectivement, l'homme réveillé reste encore, dans cet état, sous l'emprise du rêve. La toilette, en effet, amène seulement à la lumière la surface du corps, et ses fonctions motrices visibles, alors que dans les couches les plus profondes, pendant l'ablution matinale, le gris crépuscule du rêve persiste, et s'immisce même dans la solitude de la première heure de veille. Qui rechigne à l'effleurement du jour, soit par peur des hommes, soit par désir de méditation intime, ne souhaite pas manger et dédaigne le petit-déjeuner. De cette façon, il évite la rupture entre le monde de la nuit et le monde du jour. Une précaution qui se justifie seulement par la consommation du rêve dans un intense travail matutinal, sinon en prière, mais qui conduit autrement à un désordre des rythmes de la vie. Dans cet état, le compte-rendu du rêve est fatal, car l'homme, encore à moitié impliqué dans l'univers onirique, le trahit par ses mots et doit s'attendre à sa vengeance. Pour le dire en langage moderne : il se trahit lui-même. Il se défait de la protection de la naïveté onirique, et il se livre en évoquant les histoires dont il a rêvé, sans supériorité aucune. Car ce n'est que de l'autre rive, dans la luminosité du jour, que l'on appelle le rêve, grâce à un souvenir supérieur. Cet au-delà du rêve n'est atteignable que par une purification, analogue à l'ablution, et qui lui est portant entièrement différente. Elle passe par l'estomac. L'homme à jeun parle du rêve comme s'il parlait depuis le sommeil [*aus dem Schlaf*]. »

à la présence de cette étrange altérité au cœur de l'intime propre à chacun, qui est aussi l'intime du corps. Freud a démontré qu'il est possible de reconstituer, à partir de certaines des manifestations fragmentaires de cette altérité – lapsus, oublis, actes insensés –, un discours inconscient, intrinsèquement lié aux contenus sexuels refoulés. Lacan résume ainsi : structuré comme un langage, l'inconscient est une Autre scène.

Cependant, en plongeant dans nos histoires, nous rencontrons invariablement des éléments au-delà de toute scène. Des bribes de mots, des odeurs, des sons et de la salive peuvent être très éloquentes, sans pour autant s'inscrire dans un récit ou un discours articulés. L'inconscient, Autre scène, ne traduit pas toujours cette altérité insensée, non enchaînée, mais néanmoins langagière, qui nous habite.

Le corps parlant

Jacques-Alain Miller nous propose d'explorer cette dimension en émettant l'hypothèse qu'elle est aujourd'hui la principale forme de manifestation de l'inconscient². Nous sommes toujours habités par la même étrange altérité, mais en ces temps de faillite des récits, l'inconscient est d'autant plus imperméable au sens, résistant à être considéré comme un texte censuré. Où situer cette expérience de la langue sans la langue ? J.-A. Miller propose que nous abordions l'inconscient à partir de l'expression *Le corps parlant*. Nous sommes conduits à nous interroger sur ce que peut un analyste relativement à la présence dans une analyse de ce parlant du corps qui n'est pas du discours.

Le terme de corps réclame ici une précision. Situé à l'horizon d'une multiplicité, il anticipe sa condition ordinaire. Pour que nous puissions avoir un corps, il est nécessaire que le faisceau de sensations et de significations inachevées, qui nous mobilise et nous traverse, trouve une unité dans l'intervention d'un Autre, comme Lacan l'a montré avec son stade du miroir. Or, c'est en un point logiquement antérieur au corps que nous avons, qui voit et qui est vu, qui affecte et qui est affecté, que J.-A. Miller (et W. Benjamin) nous invite à nous situer. Le corps parlant se réfère à une dimension pré-ontologique, d'avant la distinction entre sujet et objet, d'avant même la disjonction entre corps et âme. Il est la vibration de quelque chose de corporel, qui pour autant ne peut être situé dans aucun des éléments de l'organisme qui composent le corps, mais serait plutôt « *entre eux* »³, célèbre expression de Freud pour localiser son inconscient.

Pour cette raison, le corps parlant ne s'expérimente pas exactement dans une analyse, au sens de sa subjectivation, qui suppose un certain vécu de l'espace et une épaisseur temporelle, tous deux associés à un *je* aux commandes et à un refoulé sous le tapis. Pour caractériser la présence du corps parlant dans une analyse, rien de mieux que la formulation de Lacan mise en évidence par J.-A. Miller : le corps parlant, comme lieu de *lalangue*, ne se présente pas comme un vécu, mais comme une manifestation, un « événement de corps »⁴.

Événement de corps

De cette si difficile expression je voudrais proposer une image issue de mon analyse. Mon expérience analysante, du point de vue du corps, pourrait se résumer dans ce syntagme : *un enfant est tu*.

L'incidence de l'Autre avait produit en moi une impossibilité à dire. Elle me conduisait cependant à beaucoup parler, dans la recherche du mot exact, toujours à venir. Ce flot de paroles

2. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014.

3. Freud, S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1996, p. 518.

4. Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 28.

tentait de cacher le silence véritable qui le soutenait, en lui tournant incessamment autour⁵. L'analyse a peu à peu dessiné ce point aveugle de mon discours. Dès lors, une scène est venue l'occuper : la suffocation qu'enfant j'avais éprouvé lorsque je m'étais retrouvé suspendu en l'air, tenu à la gorge par un schizophrène en crise lors d'une agression survenue à la clinique psychiatrique que dirigeait ma grand-mère.

Cette agression avait été vécue comme l'incidence sur mon corps d'un désir fou, pur réel, massif et hors sens, donnant à la scène son rôle paradigmatique. C'était la méprise névrotique du sujet qui soutenait le déroulement infini de ma parole autour de son trou réel. Cet autre fou n'était pas *le* réel lui-même, mais seulement *un* réel, celui que la scène *un enfant est tu* déterminait. Le silence de l'étouffement n'était qu'une façon, parmi tant d'autres, de donner un sens au réel qui, comme l'absurdité de la vie, n'a pas de pourquoi.

L'enfant de cette scène paradigmatique m'est apparu alors autrement. Suspendu, les oreilles bourdonnantes, au bord de l'inconscience, il vivait non seulement l'agression, mais l'instant éternel d'une jouissance en dehors du sens, impossible à dire, du battement du flux sanguin dans ses tempes. Rien de plus, rien de moins. La rencontre avec cet événement de corps a déterminé la fin de mon analyse.

Parlêtre

Dans ce genre d'événement, l'essentiel tient à quelque chose qui, dans notre corps, est parlant, même si ce n'est pas du discours. Selon J.-A. Miller, « ça sert à parler, mais ça ne parle pas »⁶. En même temps, c'est seulement parce que ces événements de corps peuvent être considérés comme de la parole qu'ils se conjuguent, s'enchaînent, produisent un sens, qu'ils soutiennent notre image de nous-mêmes et, en dernière instance, le corps que nous avons. *Le corps parlant* est ainsi une expression qui accompagne le mode selon lequel Lacan resitue le sujet comme *parlêtre*, soulignant combien c'est le parlant du corps vivant qui nous donne le corps du quotidien, celui que nous avons, avec lequel nous nous couchons et nous réveillons le matin, après le petit-déjeuner, bien entendu⁷.

Dans cette dimension du dire, la singularité ne se dissimule plus derrière le rêve d'un sens ultime, sans cesse fuyant. Elle est une présence active, substance jouissante, selon Lacan, substance parlante du corps, pourrions-nous dire. Cette substance demeurera telle, non saturée par le dit, rebelle au savoir et à la vérité.

Substance jouissante

Il n'y aura donc pas de vérité dernière, ni de savoir opératoire. La vie qui s'inscrit en nous, en fin de compte, vide de toutes les histoires du ciel et de la terre, est sans raison. Cependant, les voies par lesquelles elle se déverse dans le corps, son inscription contingente, même en ne

5. Vieira M. A. « Le pire n'est jamais sûr », *La Cause du Désir*, n° 86, Paris, février 2014, p. 73-77.

6. Miller J.-A., « Parler avec son corps », *Mental* n° 27/28, septembre 2012, p. 127-133.

7. Lacan a toujours détaché des éléments qui, de la même manière, peuvent être parlants tout en étant hors discours : le signifiant « dans le réel » et l'objet *a* en sont des exemples. Ils sont toutefois associés à l'Autre scène, celle du fantasme. Ultérieurement, Lacan s'empare de cette dimension en elle-même et, partant, en réfère à des espaces relativement hors récit, comme le ciel étoilé du sujet japonais ou la nature des semblants, ou même des fragments de l'écriture de James Joyce. C'est ce qui nous permet de mettre en évidence, par exemple, comment l'analysant joue sa fin de partie avec l'inconscient sans l'appui d'un scénario fantasmatique, à partir de *lalangue* de sa jouissance singulière, considérée comme *sinthome*.

comptant pour rien, comptent énormément, car rien ne le fait autant vibrer. C'est ce qu'ouvre la voie d'un nouveau « faire avec » cette jouissance singulière⁸.

La substance jouissante du corps ne se prête pas à une fixation trop stable. La main à la gorge de la scène de l'agression n'est plus qu'une des innombrables façons de la figurer. C'est peut-être pour cela qu'il nous faut, à chaque nouvelle rencontre, compter sur ce qui se soutient, dans le langage, de l'écriture et de la contingence des rencontres avec l'Autre et ses lectures.

Notre civilisation semble avoir fait un choix contraire. Elle préfère, à la contingence et l'imprévisible de la jouissance, le calcul des probabilités. Les certitudes immédiates des statistiques du risque cherchent à surpasser la certitude d'un événement de corps. Pour autant, je ne crois pas que l'horizon de la fin d'une analyse soit si loin de notre réalité. Être si loin de l'appui quotidien du sens n'est-il pas ce qui nous tracasse à chaque fois que nous sommes devant la responsabilité d'une page blanche en attente de nos gribouillis⁹ ?

Quand l'Autre fait défaut, comme devant la page blanche, il faut avancer à ses risques et périls. Parfois, dans ce cas, il vaut mieux s'appuyer sur les lettres épelant une jouissance à la limite du sens que de compter sur le sens commun des significations partagées. Ne serait-ce pas là le ressort d'une voie d'action lacanienne pour une époque fourmillant de significations éphémères ? Elle n'aurait pas grand chose d'une révolution – peut-être une subversion ? Quoi qu'il en soit, elle ne conduit pas à un quelconque repos final puisque, en ce qui concerne l'irréparable de la jouissance, il n'y a pas d'équilibre, seulement des équilibristes¹⁰.

-
8. Dans ce sens, un terme s'est imposé à moi à la fin de l'analyse pour transcrire ce en quoi l'événement de corps avait rapport à la vie de tous les jours : *mordidavida*. Ce mot en portugais disait un impossible : comment mordre la vie ? autant mordre la mer... En même temps, issu d'une longue histoire à propos des chiens dans ma vie, il rappelait que cette jouissance de la vie n'existe que « mordue », c'est-à-dire qu'elle ne prend sa place que depuis la prise originale entre le langage et le vivant du corps. C'était plutôt un forçage, sans effort, de la langue de mes symptômes pour faire place à une jouissance inouïe. Je comprends ainsi pourquoi J.-A. Miller définit le *sinthome* comme une écriture sauvage : « Ça n'est pas quelque chose qui se déchiffre, ça n'est pas quelque chose sur quoi la parole opère comme sur les formations de l'inconscient, pour la bonne raison que c'est comme une écriture sauvage de la jouissance – Lacan a employé cet adjectif, sauvage –, ça veut dire hors système, c'est une écriture de l'Un tout seul. » Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 6 avril 2011, inédit.
 9. Dans ce contexte où on ne peut compter avec un savoir collectif, il vaut la peine de s'intéresser aux noms qui font vibrer quelque chose au-delà du sens. N'est-ce pas le cas de nos jours de significations éphémères ? Que dire des graffitis incompréhensibles, parfois juste des signatures, sur les murs des bâtiments des villes, héritiers pathétiques de codes secrets qui se réfèrent à presque rien ? Et ne seraient-ils ces noms proches de ce que Lacan indique en se référant à la stupidité du mot d'amour (« mon chou », par exemple) ? Ou encore proche du risque couru par ceux qui se font reconnaître par un mot de passe ? Cf. Lacan J., « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 29-30.
 10. Selon la belle expression de José Miguel Wisnik dans un article du journal *O Globo* en date du 27/04/2014.



SOMMAIRE

- 4 **Éditorial**, *Marie-Hélène Brousse*
- C'est l'époque des corps**
- 5 Un costume de peau, *entretien avec Romeo Castellucci*
- 6 À propos du *Sacre du printemps*, *Romeo Castellucci*
- 9 Dans n'importe quelle langue, tout le monde sait ce qu'est tomber, *entretien avec Emmanuelle Haysb*
- 16 Le porno ça se discute... face caméra, *Laurent Gosmarre*
- Le vif**
- 20 L'inconscient et l'événement de corps, *entretien avec Éric Laurent*
- 29 Déshaté, déliné, dupé ? À l'ère du *parlêtre*, devenir analysé, *Virginie Leblanc*
- La matière**
- 34 Du corps et de la médecine, *Bernard Labatte*
- 42 L'économie du vivant, *entretien avec Céline Lafontaine*
- Le nouvel inconscient**
- 52 Trauma et parlêtre : pourquoi elle et pas moi ?, *Patricia Bosquin-Caroz*
- 55 LOM de Pablo, *Hervé Castanet*
- 58 La psychosomatique ou l'écriture du corps parlant, *Carole Dewambrechies-La Sagne*
- 61 Le corps parlant du schizophrène, *Jean-Louis Gaulé*
- 64 Chair signifiante : aporie, *Philippe De Georges*
- 67 On ne guérit pas de l'inconscient, *Pierre-Gilles Cadogan*
- 70 À nouvel inconscient, nouvel amour ?, *Damien Gayonnet*
- 73 100% HUMAIN, *Bénédictine Jallien*
- 76 Ratage, *Bernard Lecœur*
- 80 Trouver les signes du réel, *Rosa Elena Mancusi*
- 83 Roger le zadiste découvre l'association libre, *Éve Miller-Rose*
- 86 Extension du domaine de la jouissance féminine, *Jean-Luc Monnier*
- 89 Deux notes sur l'escabeau, *Mauricio Tarrab*
- 91 Un corps suspendu, *Marcus André Vieira*
- 94 «La Troisième» tentative de solution au mystère du corps parlant, *Armand Zalozny*
- La psychanalyse au XXI^e siècle**
- 97 En deçà de l'inconscient, *Jacques-Alain Miller*
- Clinique d'un corps parlant : Jean-Jacques Rousseau**
- 127 Promenades dans l'entre deux morts, *entretien avec Alain Graulichand*
- Restes**
- 136 Hystérique, symptôme de femme, *Marie-Hélène Blancard* – L'ai-je bien descendu ?, *Michèle Elbaz* – D'un corps-image à l'autre, *Danièle Lacadée Labro* – Du fantôme au symbole, *Bruno de Halleux* – Consentir à la solitude, *Bernard Porchevet*
- Cas**
- 151 Le territoire de l'Autre et les autres, *Guy Bréché* – Entre deux extrêmes, *Victoria Horro-Régnou* – Une femme hétéro, *Dominique Miller* – L'argent, le client et le *Il*, *Yveline Solans-Suarez* – La contamination du corps par des particules signifiantes, *Luc Vander Vennet*